

LA MAISON DU CROS

Quel mufle ! Rosa se tenait contre la porte, le front collé à la vitre. Epuisée. Impuissante. Désespérée.

Quel imbécile !

La pluie tombait depuis la veille. Au-dessus, elle entendait le tip-top irrégulier des gouttes d'eau qui éclataient sur le plancher de sa chambre. La nuit faisait encore son spectacle : roulement de nuages, éclairs, vrombissements du tonnerre. La maison était une gare traversée par des trains fantômes. Les murs vibraient.

Elle n'avait pas dormi. D'ailleurs, depuis le départ de Claude (il y avait déjà six mois), elle dormait très mal. Et cette nuit, elle s'était à peine couchée tant la pluie s'abattait sur le Cros en cascade.

Elle essuya d'un rond de main la buée sur la vitre et laissa filer ses pensées sous le déluge. Elle le revoyait bien son homme, accroupi sur le plancher de la chambre, son dos arrondi, les bretelles tendues qui lui sciaient les épaules. Oh, ça non, elle n'oublierait pas. Elle était là, sa tasse de café à la main, chantonnant dans l'escalier étroit, se disant que la vie était devenue belle. Elle voulait l'aider son homme, le soutenir, faisait moult calculs et extrapolations depuis près de trois mois qu'ils étaient dans cette maison. Elle n'a rien compris. Elle voyait son dos arrondi par l'effort, la toile écossaise de sa chemise, ses bretelles, ses cheveux bruns tenus par un élastique sur la nuque ; des gouttes de sueur glissaient derrière ses oreilles ; ses dessous de pieds déjà noirs qui se détachaient des tongs.

Qu'est-ce qui lui a pris ?

Il s'est redressé, furieux, a jeté le marteau qui s'est mis à tourbillonner au milieu de la chambre. Elle l'a vu balancer la planche et les tasseaux. Elle a d'abord pensé que ce devait être fatigant ce travail de mettre une dernière étagère tout en bas du placard. Elle voulait compatir.

Quel mufle !

Elle essuya encore la vitre, se frotta le dos de la main sur la cuisse.

Elle avait traversé l'hiver toute seule au Cros, avec le feu à

entretenir, le froid qui s'engouffrait partout, la camionnette qui ne démarrait plus. Souvent sans lumière, sans téléphone. Et l'angoisse quand l'hiver avait fini par poser sa cape de mousse compacte et qu'elle soulevait la neige du bout de son balai, poussait de-ci, de-là, pour économiser un peu de souffle à la toiture. Elle se disait qu'elle pourrait survivre à tout maintenant qu'elle avait passé l'hiver. Elle comptait tellement se reposer sur le printemps. Et voilà qu'il arrivait en furie, dégringolait par vagues rageuses depuis la montagne et jetait des seaux d'eau sur le hameau. Elle restait là, le front collé à la vitre, essuyant la buée, pour mieux voir. Voir et attendre.

Ils avaient choisi tous les deux après tout. Ils avaient choisi de vivre ici, à la campagne, dans l'isolement et la solitude. Ils avaient choisi de quitter Paris, les embouteillages, le bruit, les voisins ; leurs familles réciproques qui se moquaient d'eux. Ils avaient choisi ensemble parce qu'ils s'aimaient. Ils voulaient chanter, s'entraîner, se produire. Quel beau projet, vraiment. Enfin, elle l'avait aimé, sinon elle n'aurait pas fait tout ça. Voilà qu'elle se retrouvait seule avec sa guitare muette qui traînait sur une chaise.

Et l'orage battait son plein. La maison tremblait sous les coups de canon du ciel. Elle entendit tomber quelque chose là haut dans la chambre. Elle sursauta. Elle reposa son front sur la vitre, presque indifférente. Tip-top... tip-tip-top... Que pouvait-elle faire de plus que de vider les gamelles posées sur le plancher et attendre que l'orage cesse.

Quel mufle !

Je viens de me rendre compte que je ne t'aime pas. » Elle se mettait à parler, à faire des grimaces et elle ajoutait « gna... gna... gna... »

C'était vrai. Il l'avait plaquée, ici, dans ses ruines et il était parti, les cartons du déménagement presque intacts. Était-il parti pour une autre ? Peut-être avait-il tout simplement eu peur des travaux ? Il avait fait ses valises en une heure, comme ça, en jetant le marteau par terre alors que tout semblait aller bien.

Et dire qu'elle ne s'était doutée de rien. Ils vivaient ensemble depuis trois ans. Il lui faisait si bien l'amour et se montrait si motivé pour la vie à deux. Elle aurait dû s'en douter. Mais

comment s'en douter ? Elle s'en voulait.

Rosa continuait à parler seule, excédée. De toute façon, qui pouvait l'entendre dans cet enfer d'orage ? Les éclairs zébraient son cerveau. Le tonnerre s'engouffrait à l'intérieur d'elle-même, lui martelait la poitrine et les tempes. Elle se recroquevillait, se bouchait les oreilles et se déplaçait de nouveau pour reposer son front sur la vitre, comme hypnotisée par cette fin du monde qui emportait ses pensées en désordre. Si seulement elle avait pu dormir cette nuit !

On aura quatre enfants...je retaperai toutes les maisons... On fera une auberge musicale. On chantera toute l'année, comme on voudra. Et gna gna gna... ! Et ben voyons ! Comment ai-je pu croire à cela ? »

Elle se sentait crispée, incapable de décoller. Une pression épouvantable serrait sa gorge. Elle renifla. Elle pleurait. De rage ou de tristesse ? Elle ne savait pas, n'était même pas sûre que ça lui fasse du bien. Elle s'éloigna de la porte d'entrée. La pluie dans sa violence filtrait par dessous et suintait des vitres. Elle se laissa tomber dans le fauteuil.

Le jour peinait à se lever, jouait avec l'épaisseur de l'orage. Les nuages intarissables se bouscullaient au-dessus de la lande et déversaient dans l'Escoutay toute l'eau du monde. Le ciel se vidait sur le Cros. Les éclairs et les coups de tonnerre arrachaient les lauzes. La force du vent écorçait le vieux buis de l'autre côté du chemin. La glycine s'agrippait à l'avant-toit. Combien de temps ses rameaux allaient-ils pouvoir survivre à cette guerre ?

Rosa tressaillait. A chaque éclair, elle attendait le coup de semonce.

Dire qu'elle avait investi tout son argent dans ce projet ! Elle avait vendu son appartement et tout mis là-dedans. Elle avait fait un emprunt complémentaire pour commencer les travaux. Elle aurait dû garder son appartement. Elle aurait dû continuer le théâtre avec Jeanne.

Quel salaud !

Insensé ! Oui, sa mère avait raison, ce projet était in-sen-sé.

Un coup de tonnerre. L'explosion la fit sursauter encore. Une lauze traversa l'avant-toit et vint s'écraser devant la porte dans un bruit mat. Un bout de ferraille s'accrocha aux rameaux de la

glycine et se mit à balancer, moqueur. L'eau dégringolait par la cheminée, soulevaient des éclaboussures de cendre qui roulaient sur le sol.

Elle tremblait pour la toiture. Elle se cramponnait au fauteuil.

In-sen-sé ! gna gna gna...!

Elle se passa la main dans le dos. Une douleur pointue lui labourait le bas des reins. Et l'orage jetait dans la campagne ses boules incandescentes. Ça ne finirait donc jamais ?

In-sen-sé

Sa mère aussi l'avait abandonnée. Rosa criait, tantôt aux carreaux de terre cuite sur le sol, tantôt à l'espace entre l'âtre et le manteau de la cheminée. Elle croisait et décroisait les jambes. Elle agitait ses mains, tendait un doigt vers l'invisible ; tirait sur sa chemise de nuit et se rebouchait les oreilles. Le front sur les cuisses, elle reniflait et continuait à pleurer. Elle en voulait aussi à sa mère.

Tu ne veux en faire qu'à ta tête... Et bien ne compte plus sur moi... ! Je le savais que ça se terminerait comme ça... Ce type, vraiment, ma pauvre fille, mais où es-tu allée le chercher ?

Rosa rajoutait gna gna gna ! Ma pauvre fille ! en prenant son accent italien et se remettait à pleurer.

Sa chemise sentait l'humidité. Elle commençait à avoir froid. Elle s'en foutait. Dans des moments comme ça, on se fout de tout, du froid, de l'humidité, du tonnerre, du toit. Pourvu que ça finisse.

Elle avait peur.

Une flaque étira ses tentacules sous la porte. Elle regarda la pendule : neuf heures.

Sous ses paupières, elle sentit les sacs de larmes qui continuaient à se remplir comme si rien n'était fini de sa colère, de ses peurs, de l'orage. Elle sentit ses pommettes brûler sous sa peau tendue. Maintenant elle savait qu'elle ne devrait compter que sur elle-même. Elle continuait à parler à la cheminée éteinte.

Oui, je me débrouillerai ! Et puis, je peux la revendre cette maison, reprendre mon poste d'enseignante, retourner à Paris. Elle levait les bras et les laissait retomber ; elle remplit la casserole de café. Ah non alors ! Je préfère crever dans ce bled ! Je me débrouillerai !

Le poids de ses sanglots augmentait avec l'orage. Elle

s'imaginait déjà engloutie avec la bâtisse. Elle voyait débouler sur le hameau toutes les roches de la montagne. Et l'Escoutay, tout en bas, allait grimper jusqu'à elle.

Elle se refit chauffer un café. Elle tremblait.

Je me débrouillerai !

Épuisée, elle s'enfonça dans le fauteuil, se lova dans le plaid, laissant juste dépasser sa tasse encore pleine.

La tempête avait fini par laisser couler sa mauvaise humeur dans le lit du torrent. A part l'incident de la lauze à travers l'avant-toit, la maison avait tenu bon. Quel âge avait donc cette demeure qu'elle admirait tant ? Un siècle ? Deux peut-être ?

Rosa émergea d'un sommeil paisible. Une douce chaleur s'était accumulée sous le plaid, la maintenant dans une torpeur bienveillante. Dehors, les derniers nuages couraient vers l'horizon. L'arc-en-ciel cernait les terres détrempées du Cros. Les oiseaux s'égosillaient dans le noisetier. Le buis secouait ses bourgeons. Il lui semblait que l'orage n'avait rien ébranlé de la nature environnante. Le soleil souriait sur le Gerbier, le hameau s'éveillait dans un très beau printemps.

Elle prit sa guitare et se mit à chanter.